

AZZA MEGARBANE (78)

PIONNIÈRE

Depuis les années 1970, chaque année, un, deux, trois jeunes Tunisiens intégraient l'X. Un jour, l'École s'est ouverte aux femmes, et j'ai été la première Tunisienne à la rejoindre, en 1978.

Aujourd'hui, j'essaie de m'impliquer dans les réseaux polytechnicien, mineur et ingénieur. Je veux être toujours disponible pour un conseil, un échange d'expérience, en remerciement à ceux qui m'ont conseillée dans ma carrière.

En Tunisie, l'éducation avait un statut privilégié et filles et garçons suivaient, au moins dans les grandes villes, une scolarité équivalente. Les programmes d'enseignement scientifiques s'appuyaient sur ceux de la France, avec les ouvrages scolaires français et des professeurs coopérants.

Le facteur le plus influent reste d'avoir été la fille de Mokhtar Latiri (47), à qui je voudrais rendre hommage. Son implication et son dévouement ont contribué au développement de la Tunisie indépendante, avec la réalisation des grands projets d'infrastructure, le développement de l'enseignement supérieur scientifique et la création de l'École d'ingénieurs de Tunis (ENIT).

LA JAUNE ET LA ROUGE

Pourquoi ai-je choisi l'X ? C'est très banal : j'étais bonne élève, douée en maths, et fille de polytechnicien. Mon père était abonné à *La Jaune et la Rouge*, et je me rappelle qu'il était heureux de lire dans la revue que l'X serait ouverte aux femmes. Il m'a fait lire l'article avec un clin d'œil de complicité.

Je suis arrivée en 1975 au lycée Louis-le-Grand, accueillie dans la famille de M. Dehevels, dans une terminale un peu particulière, la TC2. Terminale sélective, dans un lycée très sélectif. Une préparation à la prépa. Mes parents ont pensé que l'éloignement familial serait plus facile à accepter en terminale. C'est en effet un premier choc : difficile de se trouver « moyen » avec une échelle de notes assez frustrante, le vingt sur vingt n'étant plus la norme. Puis une prépa à Louis-le-Grand, dans un envi-

ronnement de classe très soudé et avec des camarades qui sont restés, pour beaucoup, des amis.

À l'X, les étrangers dispensés de service militaire intégraient avec la promo précédente. Une petite semaine d'intégration pour nous apprendre les bases de la vie militaire, reconnaître un grade et marcher au pas, et nous étions élèves à l'X. J'ai bien regretté de n'avoir pas pris l'option d'une année de césure pour intégrer l'X avec mes camarades, et souffler un peu.

Après l'X, intéressée par l'énergie, j'ai choisi l'École des mines. Depuis, j'ai travaillé dans le pétrole, le gaz, et depuis quelques années dans le nucléaire.

J'avais souhaité avoir une première expérience en France avant de repartir en Tunisie. Les difficultés pour obtenir un contrat de travail en tant qu'étranger, même en étant issu d'une grande école, existaient déjà. Pour les contourner, mon employeur m'a recrutée avec un statut d'expert. Être expert, chercheur, ou travailler comme ouvrier dans l'industrie automobile donnait droit à cette précieuse carte de travail.

TOUJOURS S'INTERROGER

J'ai longtemps imaginé qu'un beau diplôme, une expérience réussie étaient suffisants pour changer à volonté d'entreprise ou de secteur d'activité. C'était bien naïf. L'entreprise ne nous attend pas, et s'engager dans une nouvelle carrière est un vrai défi. Quand j'ai décidé un jour de « faire autre chose », j'ai dû m'interroger sur mon parcours. J'ai découvert la solidarité du réseau des écoles (X et Mines), précieux pour formuler un projet professionnel, rencontrer des entreprises, bénéficier de conseils. Mais aussi que changer est un challenge. Avoir un diplôme prestigieux ne suffit pas. Mon grand bonheur ? Avoir su concilier vie familiale et vie professionnelle toutes deux heureuses, avoir pu être présente auprès de mes enfants et leur avoir donné, avec leur père, l'envie d'exprimer et de réussir leurs projets.